
NOTES

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE DE L'INSURRECTION

DANS LE SUD
DE LA PROVINCE D'ALGER

EN 1864

(Suite. — Voir les nos 117, 118, 119-120, 121, 122, 123, 124, 125,
126, 127 et 128)

On nous montre, à quelque distance sur notre gauche, le col de Guergour. Jadis une belle fontaine, appelée Aïn-Terifia, donnait de l'eau à deux ksour, Ksar-el-Ahmeur (le ksar rouge) et Ksar-el-Abiodh (le ksar blanc), situés au sud du col, et se déversait ensuite dans l'ouad Er-Reddad. Suivant la tradition, ces deux ksour auraient été abandonnés par leur population dans les circonstances suivantes. Un jour, le saint marabout de Laghouath, Sidi El-Hadj-Aïça, en tournée chez ses khoddam, aurait été surpris par la nuit dans le pays des Oulad-Yakoub-er-Rabaâ, et se serait égaré. Il eût été on ne peut plus facile au saint marabout de se tirer de là, puisqu'il avait le don des miracles ; mais il préféra, dans cette conjoncture, ne pas faire usage de ce précieux privilège, et profiter de l'occasion pour éprouver les gens du Djebel-'l-Amour et s'assurer par lui-même de la façon dont ils pratiquaient l'hospitalité. Le saint arrivait — sans s'en

douter — au col de Guergour au moment où le jour entrait dans la nuit. Sidi El-Hadj-Aïça fit lentement un tour sur lui-même en plongeant ses regards dans le fond des vallées pour chercher à découvrir quelque lumière révélant, à travers les ténèbres, la présence d'un vivant. Ce tour d'horizon n'ayant pas eu le résultat qu'en espérait le saint, il gravit un piton qui dominait au loin le pays qui l'entourait. Deux clartés rougeâtres, pareilles à des yeux de tigre, brillaient dans le sud à quelque distance au-dessous de lui : il y avait évidemment là une habitation, et le saint, se dirigeant sur ces clartés, reconnut bientôt qu'il était près du Ksar-el-Abiodh, chez les Oulad-Yâkoub-er-Rabaâ. Il alla frapper à la porte de la maison éclairée en s'annonçant comme *dhif Reubbi* (invité de Dieu); mais, bien que la maison fût habitée, puisqu'on y entendait parler, la porte ne s'ouvrit cependant pas. Deux autres fois encore le saint réclama l'hospitalité par la formule ordinaire : « *la moula ed-dar, dhif Reubbi!* O maître de la maison, un invité de Dieu! » et non-seulement la porte resta close, mais, de plus, on répondit de l'intérieur à son troisième appel par une injure. Sidi El-Hadj-Aïça se retira sans se plaindre et se dirigea sur le Ksar-el-Ahmeur, qui n'est qu'à une très-courte distance du premier. Le saint fut reçu par les gens du ksar rouge exactement de la même manière qu'il l'avait été par ceux du ksar blanc. L'épreuve était concluante, et il parut au saint que ce n'était pas leur façon de pratiquer l'hospitalité qui devait ruiner ces ksariens.

Sidi El Hadj-Aïça fut donc réduit à passer la nuit à la belle étoile : il alla s'abriter sous le feuillage d'un térébinthe, arbre qui, depuis, fut consacré par la piété des fidèles, et dont ils firent un *mekam* pour rappeler la station qu'y avait faite le saint marabout.

Pour être un saint, Sidi El-Hadj-Aïça n'était pourtant pas exempt absolument de ces petits travers qui sont inhérents à la nature humaine ; ainsi, il était particulièrement enclin à la vengeance, quand on l'avait offensé. Du reste, il faut dire que les Oulad-Yâkoub n'avaient pas volé le tour que leur ménageait le pieux ami de Dieu.

Nous avons dit que les deux villages dont nous venons de parler n'avaient pour toute eau que celle que leur donnait l'Aïn-

Terifa. Quand, au matin, les habitants de ces ksour furent sur pied, le saint marabouth se dirigea vers la fontaine, où il se mit à prier avec une grande ferveur. Les femmes des deux ksour y arrivaient au moment où le saint cessait ses prosternations et se relevait; à la vue d'un homme, et surtout d'un étranger, elles s'arrêtèrent étonnées. Mais qu'on juge de leur stupéfaction, quand le saint, mettant son bâton à l'œil de la source, elles virent ses eaux s'enrouler autour comme un serpent et se solidifier. Quelques instants suffirent pour bobiner entièrement sur le bâton du saint toutes les eaux de la fontaine. Ce ne fut pas tout. Sidi El-Hadj-Aïça, mettant son bâton sur son épaule, se dirigea, suivi à distance par les femmes des deux ksour, vers un piton qui domine l'ouad Derdez, affluent du Reddad, et là, après une nouvelle prière, il lança son bâton dans le premier de ces torrents en répétant trois fois d'une voix tonnante la formule de la demande d'hospitalité. Depuis cette époque, ce petit ouad, qui ne se rafraîchissait habituellement que des larmes du ciel, est réputé pour l'abondance et la bonté de ses eaux.

Les gens de Ksar-el-Ahmeur et de Ksar-el-Abiodh, à qui leurs femmes avaient raconté les divers incidents de ce prodige, comprirent toute l'étendue de leur faute, et ils s'en mordirent les doigts jusqu'à la deuxième phalange; mais il était trop tard. Leurs ksour n'étant plus dès lors habitables, ces inhospitaliers montagnards furent obligés de les abandonner et d'aller s'établir ailleurs. Personne ne les plaignit.

La colonne continue sa route en serpentant avec les détours de l'ouad Er-Reddad. Sur la rive droite, des mamelons décharnés dressent leurs squelettes rocheux qui parfois présentent la régularité des faces d'une forteresse; on dirait que tout cela est l'œuvre de l'homme. Souvent, les rives se relèvent à pic et montrent une coupure nette à arête vive. Plus loin, dans les terres argileuses, les pluies ont fouillé, sculpté sur les escarpements des colonnes à fûts cannelés, rudentés, godronnés, à chapiteaux bizarres et fantastiques, à bases vaguement terminées. Quel fouillis de décombres caillouteux, rocheux, d'effondrements de mille ans ou d'hier, d'arrachements ou de déchirures à lambeaux surplombants, d'arbres qui, pareils à ces gargouilles de nos

vieilles églises, saillent horizontalement des rides de la montagne ! Nous nous demandions à chaque pas : « Mais comment, dans un tel pays, la pensée de la résistance ne vient-elle pas à ceux qui l'habitent ? De véritables Thermopyles ! Quatre hommes et un caporal y arrêteraient une armée. »

Nous rencontrons bientôt l'ouad Derdez, petit affluent de droite du Reddad. Nous avons dit plus haut les causes qui ont amené l'eau dans ce Derdez, qui n'était d'abord qu'un torrent desséché, et nous savons que c'est à l'inhospitalité des gens des ksour El-Ahmeur et El-Abiodh qu'il doit cet avantage, précieux surtout pour le voyageur. On nous montre, à quelques pas de son embouchure, un village ruiné qui, — il y a longtemps de cela, — aurait été habité par les ancêtres des gens de Tadjrouna.

A notre droite s'élève, à menacer le ciel, l'audacieux Merkeb, ce pic-observatoire qui permet au regard de planer sur les lointains du Sahara, et de fouiller le Djebel-l-Amour jusque dans ses entrailles.

La colonne remonte toujours l'ouad Er-Reddad ; elle y rencontre çà et là des r'dir à eaux saumâtres. Des altérés, que leur cristal a séduits, en approchent leurs lèvres avec amour ; mais ils les rejettent bientôt avec une effroyable grimace après les avoir essayées. Cette expectoration rappelle aux érudits de la colonne ce passage de la Bible : « Des bords de la mer Rouge, Moïse conduisit son peuple vers le désert de Sur sans rencontrer une source pendant une marche de trois jours. Arrivés à Merrra, ils y trouvèrent de l'eau ; à cause de son amertume, ils ne purent encore en boire ; aussi appelèrent-ils ce lieu les *Eaux amères*. Mais le Seigneur indiqua à Moïse un *bois* qu'il jeta dans la source, et aussitôt elle s'adoucit. » Mais quel était ce bois ? Voilà une recette qu'il faudrait retrouver. En effet, rendre les eaux du Sud, et, par la même occasion, celles de la mer potables, ne serait peut-être pas sans intérêt.

Quelques sources d'eau potable sourdent au pied des berges de l'ouad ; elles sont faciles à reconnaître aux groupes de soldats qui s'y abreuvent à plat ventre, et cela malgré les conseils, les menaces des officiers. Terrible chose que la soif ! si terrible qu'il n'est nulle force — c'est d'expérience — qui puisse empêcher une troupe, dans ces journées de feu de notre Afrique, de se

précipiter sur une source, une mare, une flaque, quelle que soit d'ailleurs la qualité du liquide. C'est bientôt, autour de ces eaux, un fourmillement de têtes, de bras, de jambes qui rampent, grouillent, se pénètrent, s'enlacent comme des sangsues dans un bocal vide, pour approcher du précieux breuvage, lequel n'est déjà plus qu'un liquide boueux et infect : « Huit jours, quinze jours, un mois, un an, mille ans de prison pour celui qui ne rentrera pas immédiatement à son rang ! » crient les officiers, les sous-officiers, les caporaux. Mais gorge altérée n'a pas d'oreilles : les rangs s'égrènent, se disloquent, s'éparpillent, et la foule se rue sur les eaux ; car la soif est plus forte que la discipline ; il est des instants où l'on se déshonorerait pour un verre d'eau. Il faut avoir éprouvé ce tourment pour le bien connaître. Les supplices des enfers sont bien moins cruels ; car, dans les régions infernales des païens, vous avez l'Achéron aux eaux amères et bourbeuses, le Cocyte formé des larmes des méchants, — jugez si elles doivent être amères ! — le Phlégéon aux eaux bouillantes ; dans l'enfer des Mahométans, on trouve un fleuve alimenté par les sueurs fétides des réprouvés ! Tout cela n'est sans doute pas très-rafraîchissant ; mais au moins il y en a pour tout le monde, et c'est là une consolation. Dans l'intérêt de la discipline, — car il faut bien se garder de jamais défendre ce qu'on ne peut empêcher, — il vaudrait beaucoup mieux, quand on rencontre de l'eau, arrêter la colonne et permettre de boire, tout en faisant appel, bien entendu, à la raison des hommes, et en leur expliquant la nature des dangers auxquels ils s'exposent en obéissant sans lutter aux exigences inextinguibles de leurs gosiers.

Après avoir laissé sur sa gauche l'ouad Takhouma, et être passé sur la rive droite de l'ouad Er-Reddad, la colonne débouche sur un vaste plateau couvert de halfa qui va se rattacher au Djebel-Mimouna, d'où descendent les eaux qui se répandent le long du versant sud du Djebel-'l-Amour. Le bivouac est établi sur ce plateau, qui se nomme El-Madjiba, où nous arrivions à six heures du soir. Ce point n'ayant pas d'eau, on met en distribution celle des *greb* (outres) qui ont été apportées à dos de chameaux. La nuit étant arrivée, cette distribution a lieu aux flambeaux, c'est-

à-dire aux feux féeriques des touffes de halfa qui ont été allumées autour du bivouac ; tous les pitons où sont établies les grand'gardes resplendissent en même temps d'une illumination immense, dont les flammes semblent des langues de damnés léchant l'azur du ciel pour éteindre la soif ardente qui les dévore.

La nuit se passe dans le calme le plus parfait. Les gens de l'Amour ont décidément fait le vide devant nous, et ne veulent pas défendre leur pays. Peut-être se réservent-ils pour la défense de leurs ksour ! Nous le verrons bien.

Le 31 mai, la colonne levait son camp à quatre heures du matin, et suivait une route tracée, il y a quelques années, par les gens du Djebel-'l-Amour, lorsque le ksar d'El-R'icha fut érigé en annexe du bureau arabe de Tiaret. Cette route, qui est celle d'Aïn-Madhi à El-R'icha, est, généralement, très-bien marquée entre ces deux ksour ; dans le défilé de l'ouad Er-Reddad, elle se confond parfois avec le lit de cette rivière.

Nous avons définitivement laissé sur notre droite l'ouad Er-Reddad qui va prendre sa source au sud-ouest d'El-R'icha, au-dessous de Kouïfat-el-Beïdha, point où les Mekhalif tuèrent, un jour, quarante hommes de la tribu des Zenakhra ; on voit encore le *nzaâ* (1) élevé à l'endroit où ces Zenakhra tombèrent pour ne plus se relever. Le bey d'Oran Mohammed-el-Kebir campa sur ce point. La colonne tombe bientôt dans l'ouad Feurdan, dont elle descend le cours entre deux immenses chaînes rocheuses encaissant profondément la rivière. Le lit du Feurdan est fort large ; bien qu'il soit sans eau aujourd'hui, les épaves végétales qui y ont jeté l'ancre nous démontrent que cet ouad n'est pas toujours commode, et que, dans la saison des pluies, il doit avoir de terribles accès de colère. Des bouquets de tamarix, de térébinthes, de genévriers et de genets arborescents égaièrent les rives de l'ouad sur tout son parcours. A quelque distance en-deçà du point où cette rivière se jette dans l'ouad El-R'icha, qui, plus bas, prend le nom d'ouad Mzi, la colonne quitte le lit du

(1) *Nzaâ*, littéralement *gémissement*. On désigne ainsi un amas de pierres élevé sur le lieu où fut commis un meurtre qui n'a pas été vengé, ou dont la *dïa* (prix du sang) n'a pas été payée.

Feurdan, et se jette à gauche sur un plateau dominé de ce même côté par le prolongement de la chaîne de rochers jaunâtres formant l'une des rives de ce dernier cours d'eau. Des sources d'eau saumâtre, laissant autour d'elles des efflorescences salines, sourdent du pied de cette chaîne rocheuse et vont se perdre dans l'ouad El-R'icha qui coule sur notre droite. Nous ne tardons pas à découvrir au fond du paysage le ksar d'El-R'icha assis dans un nid de verdure. La colonne fait une halte.

Du point où nous sommes arrêtés, les abords d'El-R'icha et le village lui-même sont du plus singulier aspect : à notre gauche, un large banc rocheux courant horizontalement dans le nord, et formant les assises d'un immense plateau à bords réguliers ; au fond, un mamelon dénudé, de couleur ocre, et couronné par des constructions qui paraissent ruinées ; à droite du mamelon, le ksar d'El-R'icha, affecté de jaunisse comme le terrain qui l'entoure ; à droite du village, des jardins touffus paraissant le contourner ; plus à droite encore, des chaînes dénudées à arêtes vives comme le dos d'un caméléon, et bizarrement soulevées, semblent se précipiter dans l'ouad El-R'icha ; plus près de nous, un immense massif, de forme régulière, comme les murailles d'une ville fortifiée, se dresse sur la rive gauche de l'ouad Mzi qui coule à son pied. Tout cela est d'une tristesse mortelle : tout y est jaune, décharné, sablonneux : des chaînes qui semblent la carcasse de la terre ; le sol encombré de débris de montagnes émiettées ; des rivières étouffées sous les sables ; des roches pansues et avachies. Ce n'est pas là l'Éden, malgré la bande verte des jardins qui semble revêtir le ksar d'un bernous de cherif.

Contrairement à ce qui se passe à l'arrivée d'une colonne française en vue d'un ksar, aucune députation ne vient au-devant du général : pas de mouvement, pas un bernous aux abords d'El-R'icha ! Quel est ce mystère ? Les Negali (1) auraient-ils abandonné leurs foyers ? Continueraient-ils à faire le vide devant nous comme ils l'ont fait depuis Foug-er-Reddad ? Nous apprenons, en effet, qu'ils ont déserté leur ksar dans la crainte du

(1) C'est la fraction des Oulad-Yakoub-er-Rabaâ qui habite le ksar d'El-R'icha.

châtiment qu'ils ont mérité, et qu'ils se sont réfugiés, avec leurs femmes, leurs biens et leurs troupeaux, sur la *gâda* (1) d'Anfous.

La colonne se remet en marche ; elle descend dans l'ouad El-R'icha qu'elle traverse, coupe plus loin l'ouad Djedar, et va poser son camp sur un vaste terrain rocailleux et dénudé, à gauche du ksar dont nous parlons.

Vu de près, cette bourgade, qui compte une centaine de maisons, n'a pas trop mauvaise mine : elle est sans enceinte ; ses rues sont passablement percées ; on remarque quelques constructions, — le minaret de la mosquée et l'ancienne habitation du commandant de l'annexe, — qui révèlent la main de l'ouvrier européen. Une koubba assez élégante, d'origine récente, s'élève au milieu du cimetière, qui est situé à l'entrée du village ; les tombes sont recouvertes de grandes dalles, et les morts y sont coude à coude ; quelques-uns, enterrés de fraîche date, sans doute, exhalent une odeur infecte. Il est difficile de réunir autant de cadavres dans un si petit espace. Dans tous les cas, il nous a semblé qu'on devait beaucoup mourir à El-R'icha ; on dirait y être au lendemain d'une épidémie.

On remarque à gauche d'El-R'icha un mamelon taillé en cône tronqué, au sommet duquel se voit encore une muraille d'enceinte renfermant quelques maisons ruinées. C'est la vieille El-R'icha. Autrefois, la sécurité était médiocre dans ces parages ; les Mekhalif, tribu de mauvaise réputation et ne vivant que du bien d'autrui, quittaient volontiers de temps en temps leurs montagnes pour aller se ravitailler aux dépens de leurs voisins ; les Zegdou même, ces pillards marocains, ces écumeurs du Sahara, poussaient quelquefois leurs expéditions jusque dans l'intérieur du Djebel-'l-Amour. Pour se mettre à l'abri des déprédations de ces hardis coquins, les populations étaient obligées de se jucher au même étage que les aigles. Les gens d'El-R'icha avaient donc choisi ce piton pour y construire leur village. Plus tard, quand

(1) *Gâda*, de *gâd*, s'asseoir. Une *gâda* est un plateau à large plateforme situé dans une position dominante par rapport à ce qui l'entoure. Nous donnerons plus loin la description des deux *gâda* du Djebel-'l-Amour.

ils purent descendre de là-haut sans trop de danger, ils songèrent à s'établir plus près des eaux ; cette situation leur permettait de faire un peu de jardinage et de planter des arbres. El-R'icha supérieure fut peu-à-peu abandonnée pour l'inférieure, et les Oulad-Yakoub paraissent ne pas s'en trouver trop mal.

Les jardins d'El-R'icha se développent en une longue bande sur la rive droite de l'ouad ; on n'y trouve que des arbres fruitiers, parmi lesquels, comme dans tous les ksour de cette contrée, domine l'abricotier.

Puisque la population d'El-R'icha avait fui à notre approche, c'est que, sans doute, elle se sentait coupable. Or, puisqu'elle était coupable, il paraissait tout naturel qu'on allât la châtier là où elle s'était réfugiée. C'est ainsi que raisonnait la colonne, qui voyait toujours s'échapper l'occasion de rencontrer l'ennemi. C'était, sans doute, aussi l'opinion du général, puisque l'ordre avait déjà été donné de s'emparer des approvisionnements de grains emmagasinés dans le ksar ; il y avait évidemment dans ce fait acte d'hostilité, et les troupes en inféraient qu'on ne s'en tiendrait pas là. Nouvelle joie de la colonne. Mais tout-à-coup des *bruits sinistres* circulent dans le camp : les réfugiés de la *gâda* auraient envoyé, disait-on, des ambassadeurs au général pour lui demander l'aman, se soumettant d'avance à toutes les conditions qu'il leur imposerait. On ajoutait qu'en présence des officiers chargés par le général de porter sa réponse aux rebelles, les femmes, au lieu d'exciter, ainsi qu'elles le font habituellement, les hommes à la résistance, leur auraient reproché amèrement, au contraire, d'avoir attiré sur elles et sur leurs enfants les maux de la guerre. « Soumettez-vous, criaient-elles aux hommes, soumettez-vous aux Français ! Avec eux, la paix, la tranquillité, le bien-être ! Avec les autres, — vous le savez, — la guerre et ses misères, nos villages incendiés, nos jardins détruits, nos troupeaux mourants de faim et de soif !... Mais vous avez donc été frappés de démence !... Nous le savions et nous vous l'avions dit : les Français sont aussi forts qu'ils sont justes, et vous ne pouviez espérer de triompher des forts, puisqu'ils sont le bras de Dieu ! Soumettez-vous, ô hommes ! et ne vous plaignez pas si les conditions que vous impose notre seigneur le

« général sont dures et sévères, car la faute en est tout entière à vous.... »

« Ah ! pourquoi nous a-t-on enlevé *Mouni* (1) ?... Tout cela ne serait pas arrivé, ajoutaient les femmes, si l'on nous avait laissé *Mouni* !... Qu'il revienne au milieu de nous, dussions-nous l'acheter !... »

Tout cela était vrai d'un bout à l'autre. Les tribus réfugiées sur la *gâda* avaient sollicité l'aman, se soumettant d'avance à toutes les conditions, et, *malheureusement*, il était difficile de frapper des populations désarmées qui demandaient leur pardon et qui s'en remettaient à notre générosité.

« Gredins de Bédouins, disaient les troupiers, les voilà qu'ils s'amuse à se soumettre à présent !... Décidément, ils n'aiment point la poudre ces gaillards-là. C'est égal, on aurait pu tout de même aller voir ce qui se passe sur cette *gâda*, » ajoutaient-ils d'un air de regret. Il fallait pourtant bien en prendre son parti.

Il est évident que, refusant d'accepter la soumission du Djebel-'l-Amour, rien ne nous était plus facile que de détruire El-R'icha ; mais alors c'était montrer à ces populations que la guerre que nous comptons leur faire était une guerre à outrance et d'extermination ; c'était les pousser au désespoir et à tous les excès qu'il entraîne ; puis, après la destruction d'El-R'icha, il fallait marcher sur la *gâda* et attaquer dans cette forteresse naturelle des gens dont l'énergie eût été décuplée, puisqu'ils n'avaient plus à attendre de nous que la misère et la mort.

Voyons donc, d'ailleurs, ce que c'est que cette *gâda* dont il a tant été question depuis quelques jours. Nous parlerons d'abord de celle de l'ouest, puisque c'est à l'abri de ses retranchements naturels que s'étaient réfugiées les tribus.

La *gâda* de l'ouest est située à une distance de quatorze kilomètres environ d'El-R'icha. Pour s'y rendre de ce point, on re-

(1) C'est M. le lieutenant *Mounier*, ancien commandant de l'annexe d'El-R'icha, que les femmes désignent sous le nom de *Mouni*. Cet officier avait su faire chérir son commandement pendant la période qu'il passa au Djebel-'l-Amour, et on l'y regretta vivement quand cette annexe fut supprimée.

monte le cours de l'ouad El-R'icha jusqu'à sa rencontre avec l'ouad Berrich ; on passe ensuite sur la rive droite de cette dernière rivière, qu'il faut également remonter jusqu'à l'Aïn-Tezrima, tête de l'ouad Berrich. C'est en ce point que commencent les plus sérieuses difficultés ; il faut alors mettre pied à terre et laisser ses chevaux au pied de la *gâda*. On gravit les flancs du plateau par un chemin pavé de *seuffah* (dalles) à surface unie et glissante, et ne pouvant donner passage qu'à un homme de front. Du point où l'on aborde le plateau jusqu'au village d'Anfous, il n'y a guère qu'une demi-heure de marche ; mais le chemin court à travers un épais maki dans un terrain sablonneux, fuyant et d'un parcours difficile.

Anfous est un petit village d'aspect assez misérable ; mais il a, à sa proximité, de très-belles et abondantes eaux. La source qui les fournit sort d'une grotte de huit à dix mètres de profondeur ; cette grotte s'ouvre au pied de rochers énormes qui n'en permettent l'approche qu'à une personne à la fois. Ces eaux sont largement suffisantes pour les besoins des habitants et pour les irrigations de leurs jardins.

Le village d'Anfous est habité par une fraction des Oulad-Yakoub-er-Rabaâ, les Oulad-Bellil.

La *gâda* de l'ouest a environ dix kilomètres de longueur sur deux de largeur.

La *gâda* de l'est, chez les Ghemantha, est à peu près de même forme et de même étendue que celle de l'ouest ; elles ne sont séparées que par l'ouad Ouarren, l'un des affluents de l'ouad Mzi. La *gâda* de l'est est, — comme celle de l'ouest, — couronnée par un petit village, le Ksar - Mâdua, qu'habitaient autrefois les Ghemantha, — et qu'ils ont abandonné. Le plateau a aussi sa source ; mais elle est moins importante que celle d'Anfous.

C. TRUMELET.

(A suivre.)

